

Qu'associez-vous

à



Jung?

Marcel Gaumond

## SOMMAIRE

**Le «complexe d'Oegger» : un conflit majeur avec le monde du *père* ..... 5**

**Le «complexe de Job» : une descente en profondeur (expérience mystique) dans le monde de la *mère*..... 7**

**Le «complexe de Siegfried»: la confrontation tragique du *fils* avec l'ombre ancestrale du «dieu vivant»..... 10**

## QU'ASSOCIEZ-VOUS À C. G. JUNG?

*par Marcel Gaumond, Ph. D.*

À l'occasion d'un congrès de l'I.A.A.P. (International Association of Analytical Psychology) qui s'est tenu du 20 au 25 août 1995 à Zürich, Andrew Samuels, un collègue de Londres, rapportait les résultats d'une petite enquête qu'il avait menée auprès de plusieurs groupes d'étudiants de niveau universitaire. À ces étudiants et étudiantes, il avait tout simplement posé la question : «quels sont les trois premiers mots qui vous viennent spontanément à l'esprit en association à *Jung*?» Leur ayant demandé d'écrire ces trois mots à la suite, dans l'ordre où ils leur étaient venus à l'esprit, il put établir après regroupements les trois principaux thèmes qu'évoquait la « Psychologie analytique » de Jung dans l'esprit de ces étudiants.

Grâce à cette question, non seulement Samuels allait-il pouvoir identifier les dominantes d'une certaine conscience collective<sup>1</sup> à l'égard du patrimoine jungien, mais il allait pouvoir aussi détecter ce que j'appellerais pour ma part les trois principaux *complexes* ayant affecté la vie et l'œuvre de Jung. C'est d'ailleurs avec ce même procédé appelé «le test des associations verbales» que celui-ci, à l'époque (1905-1909) où il exerçait la fonction de médecin-chef de la clinique psychiatrique de Zürich, élaborait sa «théorie des complexes».

Quand je révélerai un peu plus loin les trois principales associations que Samuels avaient recueillies en réaction à l'évocation du nom de Jung, on constatera qu'elles passent entièrement sous silence cette première contribution majeure de Jung dans le champ de la psychiatrie dynamique. Il n'en demeure pas moins que ce sont ces travaux cliniques, réalisés dans le cadre d'une démarche expérimentale, qui ont valu à Jung à la fois d'établir avec Freud une intense et fructueuse période de collaboration (les résultats de ces travaux venaient corroborer l'existence du facteur inconscient comme déterminant de la vie psychique) et d'acquérir une réputation internationale (c'est pour venir parler de ses «études sur les associations verbales» à la Clark University de Worcester au Massachusetts que Jung avait été invité en même temps que Freud et Ferenczi, à effectuer en 1909 ). Or qu'est-il arrivé pour que, presque un siècle plus tard, on n'associe plus le nom de Jung qu'à *Freud, mystique* et *pro-nazi* (voilà les trois principales associations de nos cousins britanniques!)?



Photo : Au premier plan de gauche à droite : **Sigmund Freud**, Stanley Hall et **Carl Gustav Jung**; au second rang, Karl Abraham, Ernest Jones et Sandor Ferenczi devant la Clark University (Massachusetts) en 1909.

Il y eut bien sûr la rupture entre Freud et Jung scellée officiellement dans des lettres<sup>2</sup> datées du 3 et du 6 janvier 1913; rupture attribuée à des vues apparemment irréconciliables entre les deux hommes. Il y a eu aussi cette période dite de «maladie créatrice<sup>3</sup>» vécue par Jung au cours des années (1913-1919) qui ont suivi cette rupture, période de «confrontation avec l'inconscient» au cours de laquelle «les choses essentielles» de sa vie se décidèrent et qui lui fournit également «la matière première» pour toute son œuvre ultérieure<sup>4</sup>. Et puis, il y eut enfin cette période trouble des années trente où pour avoir écrit des textes où il différenciait la psychologie des juifs de la psychologie des aryens et aussi pour avoir tenu des propos lyriques permettant de croire qu'il idéalisait le mouvement naissant du parti national-socialiste d'Hitler, Jung fut taxé d'allégeances nazies. *Conflit majeur* (Freud), *descente en profondeur* (expérience mystique) et *confrontation avec l'ombre* (accusation d'antisémitisme): tels furent en effet les trois événements qui bouleversèrent la vie de Jung et déterminèrent son œuvre.

## Le «complexe d'Oegger» : un conflit majeur avec le monde du père

À la fin du deuxième chapitre des *Métamorphoses de l'âme et ses symboles* (1912), ouvrage qu'il pressentait devoir lui «coûter l'amitié de Freud<sup>5</sup>», pour illustrer ce qu'il entendait par «la pensée imaginative» en opposition à «la pensée dirigée», Jung donne comme exemple l'histoire de l'abbé Oegger que raconte Anatole France dans *Le Jardin d'Epicure*. Prêtre, «rêveur à la vive imagination», Oegger se demandait si vraiment, ainsi que l'affirme la doctrine de l'Eglise, Judas avait été condamné à la damnation éternelle de l'enfer, ou si, au contraire, Dieu, infiniment bon, lui avait fait grâce. Pour mettre fin à ses doutes, Oegger s'était rendu une nuit à la chapelle, dans l'espoir d'un signe qui lui assurerait que Judas avait bel et bien été sauvé. Exaucé, (il avait senti un attouchement céleste!), il avait entrepris dès le lendemain d'aller de par le monde prêcher l'évangile de l'infinie miséricorde de Dieu, ... pour ensuite, quelques temps après, abjurer le catholicisme et se faire disciple de Swedenborg.

«Mais pourquoi donc, interroge Jung, notre pieux abbé était-il tourmenté par la vieille légende de Judas?» Et à cela, il répond d'emblée:

«il [Oegger] *était lui-même* le Judas qui trahit son seigneur; c'est pourquoi il lui fallait avant tout s'assurer de la miséricorde divine pour pouvoir être tranquillement Judas. [...] ses doutes et ses espérances ne gravitaient qu'en apparence autour du personnage historique de Judas : en réalité, ces doutes gravitaient autour de sa propre personne qui voulait *se frayer une voie vers la liberté* en résolvant le problème de Judas. [...] Judas devenait pour Oegger le *symbole* de sa propre tendance inconsciente et ce symbole lui était indispensable pour qu'il puisse réfléchir à sa propre condition. La prise de conscience directe [qui aurait été le fait de la «pensée dirigée»] lui aurait été sans doute par trop douloureuse<sup>6</sup>.»

Dans une lettre datée du 18 décembre de cette même année (1912) où furent publiées les *Métamorphoses*, Jung s'adresse à Freud d'une manière virulente. Il est furieux. C'est que dans une lettre que celui-ci lui avait fait parvenir deux jours auparavant, il est question d'un lapsus que Jung avait commis: au lieu de dire, dans le cadre du conflit qui opposait Freud à Adler<sup>7</sup>, «mêmes les complices d'Adler ne veulent pas me reconnaître comme un des leurs (*ihrigen*)», Jung avait dit «comme un des vôtres (*Ihrigen*)». Par ce lapsus en effet, Jung se trahissait: il avait beau dire qu'il se tiendrait publiquement du côté de Freud<sup>8</sup> (pour y prêcher l'évangile de celui-ci), en secret il en était tout autrement, car tout comme Oegger et Adler, bien que fort tourmenté par la culpabilité que ce mouvement de démarcation/«je ne suis pas des vôtres» (d'*individuation*, comme il le nommera plus

tard) suscitait chez lui, il lui était impérieux d'y obéir afin de *se frayer une voie vers la liberté*. Jung, donc, est furieux! Freud, perspicace, a détecté à travers le vernis de loyauté de celui en qui il voyait le fils héritier le germe inquiétant de la défection et de la trahison. Et voilà maintenant en quels termes Jung, son fils bien aimé, lui parle:

«Vous montrez du doigt autour de vous tous les actes symptomatiques, par là vous rabaissez tout l'entourage au niveau du fils ou de la fille, qui avouent en rougissant l'existence de penchants fautifs. Entre-temps vous restez toujours bien tout en haut comme le père. [...] Voyez-vous, mon cher Professeur<sup>9</sup>, aussi longtemps que vous opérez ce truc, mes actes symptomatiques ne m'importent pas du tout, car ils ne signifient absolument rien à côté de la poutre considérable qu'il y a dans l'œil de mon frère Freud. [...] Quand vous serez un jour tout à fait libéré de complexes et que vous ne jouerez plus du tout le père envers vos fils, dont vous visez constamment les points faibles, que vous vous mettez vous-même en joue à cet endroit, alors je veux bien revenir sur moi et exterminer d'un coup le péché de mon désaccord avec vous<sup>10</sup>.»

Oui, les étudiants britanniques avaient bien raison d'associer tout d'abord à la personne de Jung celle de Freud, car psychologiquement parlant, comme c'est le cas dans le mythe judéo-chrétien de la Trinité, le premier procédait de l'autre comme le Fils procède du Père, avec ceci comme alternative...

- soit que le Fils se soumette sans réfléchir à l'autorité du Père et alors, Il n'aura d'autre avenir que de *répéter* le contenu des Tables de sa Loi (celle du Père), avec tout ce que cette Loi comporte d'inconscience en rapport aux effets de cette Loi sur le Fils: sentiments de faiblesse, d'impuissance, d'humiliation, d'injustice et de révolte;
- soit que le Fils confronte et interroge le contenu de ces Tables, mais il court alors le risque d'être rejeté, isolé et *crucifié* comme ce fut le cas d'un certain Jésus de Nazareth.

Dans son rapport avec le «Professeur Freud» (alias Père-autoritaire-dominateur-possesseur-exclusif-de-la-vérité), Jung aspirait à une relation de réciprocité avec son «frère Freud». Il n'y parviendra pas, car celui qui l'appelait depuis cinq ans son «ami» semblait avoir par-dessus tout le souci de l'ascendance. Témoin de ce souci-là, le propos suivant que Freud tint, après la rupture, en février 1914, dans le dernier paragraphe de son *Histoire du mouvement psychanalytique*: «Les hommes sont forts quand ils représentent une idée forte: ils deviennent impuissants quand ils s'y opposent<sup>11</sup>.»

## Le «complexe de Job» : une descente en profondeur (expérience mystique) dans le monde de la mère

Une fois rejeté par Freud, Jung se senti complètement désorienté, désemparé, démuné. Comme Job qui s'était vu du jour au lendemain privé des faveurs de Yahvé et réduit à une condition misérable, Jung se retira de la communauté freudienne à la façon d'un animal blessé. *Doleo super te frater mi...* (II Samuel I, 26), «J'ai le cœur serré à cause de toi, mon frère...» écrira-t-il en exergue à la préface de son livre *Réponse à Job*, rédigé quelques quarante ans plus tard, pendant une période de maladie. Paraphrasant Jung dans son commentaire au sujet d'Oegger, nous dirons: «il [Jung] *était lui-même* le Job qui clame encore son innocence auprès de Yahvé [Freud]».



ATMAVICTU  
« souffle de vie »

Ne pouvant plus compter désormais sur cette seule figure extérieure à laquelle il avait pu vraiment s'identifier, il ne trouva comme autre stratégie de survie que celle qui s'était spontanément présentée à lui pendant son enfance: aux prises avec un père *faible* ainsi qu'une mère *inquiétante* qui rendaient par leur perpétuelle mésentente l'atmosphère familiale irrespirable, le jeune Carl avait inventé des jeux et mis au point des rituels dont il lui fut possible par la suite de comprendre toute l'importance auto-thérapeutique. Par des *jeux de sable* ou par des *dessins*, en illustrant «de sauvages scènes de guerre ou de vieux châteaux forts que l'on attaquait ou incendiait», il pouvait métaboliser toutes ces décharges d'agressivité dont il était le témoin impuissant au contact de ses parents. En s'entretenant, au grenier de la maison familiale, avec le petit bonhomme qu'il y avait *sculpté*, il entraînait de manière active dans le jeu symbolique de la confrontation avec l'autre, sollicitant ainsi ce qu'il appellera plus tard la «fonction transcendante». En *jouant avec le feu* qu'il avait pris l'habitude d'allumer dans les interstices d'un mur de pierre situé dans le jardin derrière chez lui, un feu qu'il se sentait la responsabilité impérieuse d'entretenir, il protégeait inconsciemment en lui cette petite flamme de vie que menaçait par ailleurs d'éteindre ses tendances suicidaires.

Approchant maintenant la quarantaine, mais se retrouvant dans une condition psychique aussi désastreuse que celle qu'il avait connue comme enfant, c'est

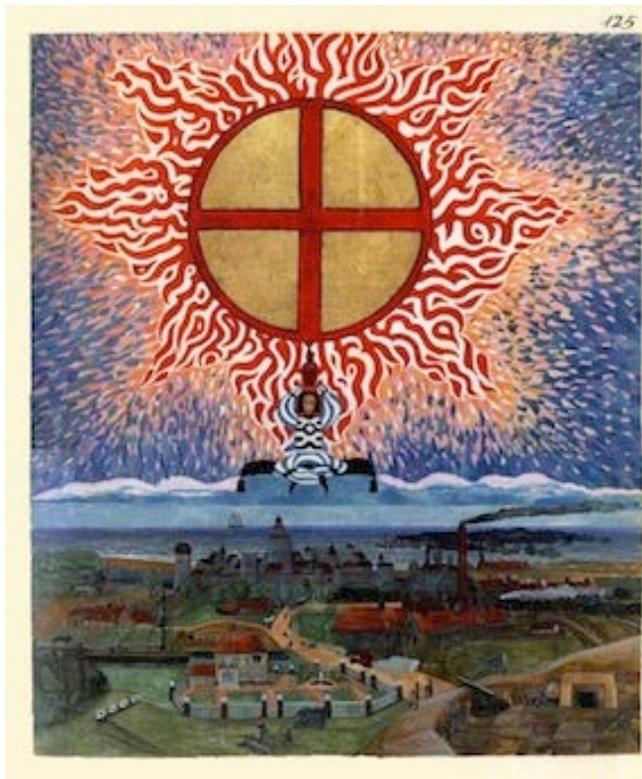
à ces jeux et rituels (qu'il nommera «techniques d'objectivation de l'inconscient») qu'il recourra à nouveau - non sans des «répulsions infinies» et un «sentiment d'extrême résignation» - afin de sonder à travers ces expressions spontanées ce qui se tramaient dans les profondeurs de sa vie psychique et qui réclamaient tant une reconnaissance qu'une réalisation créatrice.



L'une des nombreuses peintures que Jung a réalisées au cours de sa période dite de 'Confrontation avec l'inconscient'. On trouve celle-ci en page 55 de son *Livre Rouge* (1914-1930) où il transcrit en écriture gothique le récit de l'expérience intérieure vécue suite à sa rupture avec Freud, expérience dont il tira, dira-t-il dans le prologue de son autobiographie *Ma vie* « la matière originelle de [son] travail scientifique » ultérieur. Après avoir été interdit de publication par les héritiers de Jung pendant près de cinquante ans, *Le Livre Rouge. Liber Novus* fut publié en 2009 dans les versions allemande et anglaise, puis en septembre 2011, dans sa version française. À cette occasion, dans le cadre d'une exposition (7 septembre – 7 novembre 2011), le Musée Guimet de Paris présenta le livre original ainsi que des cahiers, croquis, peintures et sculptures réalisées par Jung pendant cette période intensive d'exploration de l'inconscient.

Voir : [http://www.guimet.fr/IMG/pdf/livret\\_livre\\_rouge\\_BD\\_ENLIGNE.pdf](http://www.guimet.fr/IMG/pdf/livret_livre_rouge_BD_ENLIGNE.pdf)

Pendant une période d'environ six ans, Jung s'emploiera à explorer de façon systématique le versant intérieur de sa vie psychique. Il portera une attention religieuse (*religere*) à tout ce qui se manifestera en lui par le biais de ses rêves, ses fantasmes et ses visions. Afin de donner une consistance aux figures ou motifs qui surgiront de son inconscient pendant cette période, il leur donnera la parole par l'écrit, il les peindra, les sculptera, leur prêtera une forme élaborée par les constructions miniatures (jeux de sable) qui prendront place derrière sa demeure à Küsnacht, sur la rive du lac de Zürich. C'est à ce moment-là que toute une série de personnages intérieurs (Siegfried, Salomé, Philémon) deviendront des interlocuteurs privilégiés lui permettant de mieux comprendre les dynamismes en œuvre dans les rapports conflictuels (l'ombre), dans l'expérience amoureuse (anima-animus) et dans l'expérience spirituelle (Soi).



**« Le sacré » encerclé de flammes et  
surplombant un monde de guerre et de  
technologie**

« Le Livre Rouge », p. 125

Encore là, les étudiants de Samuels n'avaient pas tort d'associer Jung, en second lieu, à l'expérience mystique. Bien que Jung n'aimait pas lui-même être considéré comme un mystique, mais plutôt «comme un empiriste, c'est-à-dire un scientifique dont la recherche est fondée sur une observation minutieuse des faits<sup>12</sup>», nous sommes forcés d'admettre que les expériences dans lesquelles il a puisé ses intuitions fondamentales avaient effectivement ce caractère.

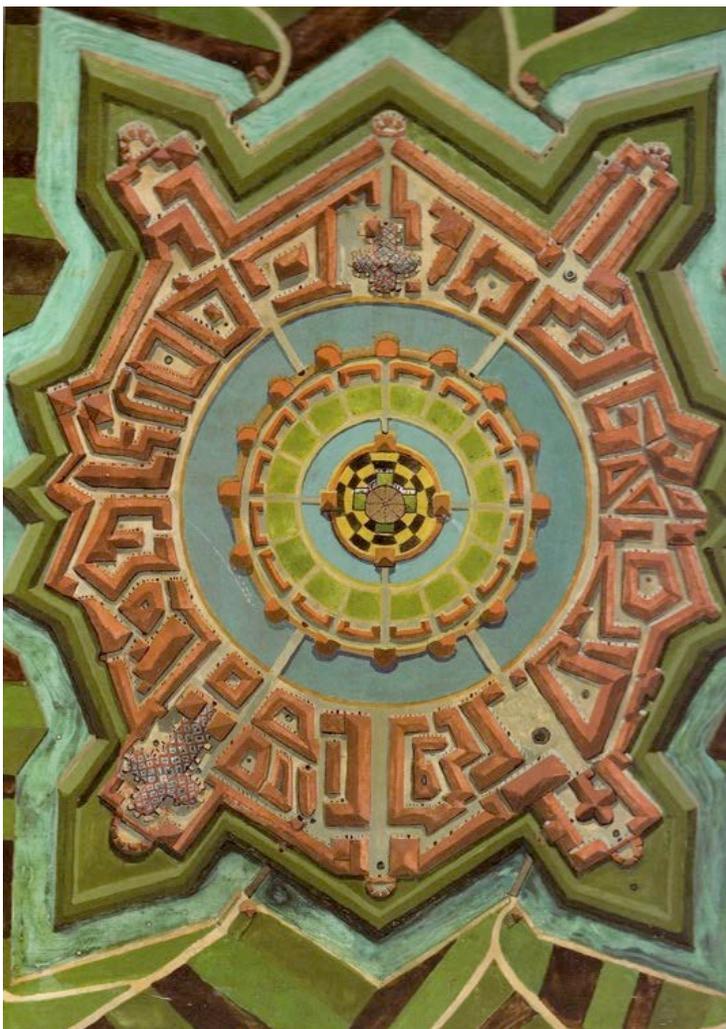
Mais qu'est-ce que l'expérience mystique, sinon l'expérience de ce qu'il y a de plus intensément vivant chez l'être humain avec ce que cela comporte d'effrayant et de fascinant, de lumineux et de ténébreux, de fort et de fragile?

Et s'il est une pathologie dite «inflation psychique» qui consiste à s'identifier au noyau (Soi) de l'être à la suite d'une telle expérience, il est une autre pathologie toute aussi lourde de conséquences et qui consiste celle-là, par peur ou par ignorance, à se dissocier de ce que l'être humain a depuis toujours expérimenté dans les moments critiques de sa vie comme

étant à la source ultime de son identité. Le mérite de Jung fut de démontrer que ces intuitions transmises par la Tradition n'étaient pas incompatibles avec les découvertes scientifiques de l'époque moderne... pour peu que l'esprit humain soit en contact avec sa nature paradoxale!

Le «complexe de Siegfried»: la confrontation tragique du *filis* avec l'ombre ancestrale du «dieu vivant»

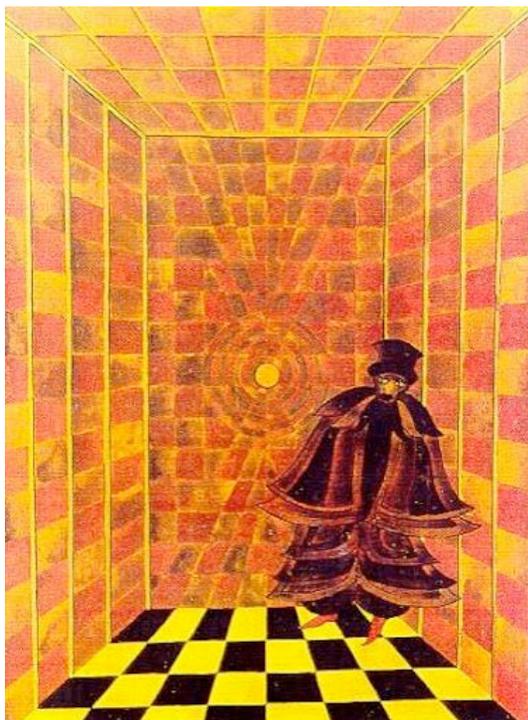
Presqu'à la fin du chapitre de son autobiographie où il est question des années noires de sa «confrontation avec l'inconscient», Jung rapporte le premier évènement qui, plusieurs années plus tard (en 1928, il a 53 ans), contribua à percer sa solitude et l'incita à réinvestir sur la scène extérieure. Il venait alors de peindre un mandala représentant au centre un château en or.



**Le château**  
« Le Livre Rouge », p. 163

Ce tableau avait quelque chose qui l'intriguait, l'impressionnait même: par la forme et le choix des couleurs, il avait une allure *chinoise* bien que consciemment il n'avait pas eu l'idée de rendre ce caractère. Or, étrange coïncidence, sur les entrefaites, il reçoit de Richard Wilhelm un manuscrit taoïste chinois que celui-ci le pria de commenter. Ce texte, *Le Secret de la fleur d'or*, écrit il y a plus de mille ans, confirmait ses intuitions relatives à la structure de la vie psychique avec l'instance du Soi comme fonction régulatrice. Fortifié intérieurement par cette sanction issue de la sagesse orientale, Jung reprit du «poil de la bête» et on le verra de fait s'engager à nouveau sur la

scène sociale en y acceptant des fonctions d'enseignement ainsi que, en 1934, la présidence de la Société médicale internationale de psychothérapie. Allait-il pouvoir enfin trouver sur cette scène internationale la reconnaissance espérée et sans doute aussi méritée? Il aurait fallu pour cela qu'il ne tombe pas dans le piège que lui préparait - ce que lui-même a nommé - *l'archétype de l'ombre!*

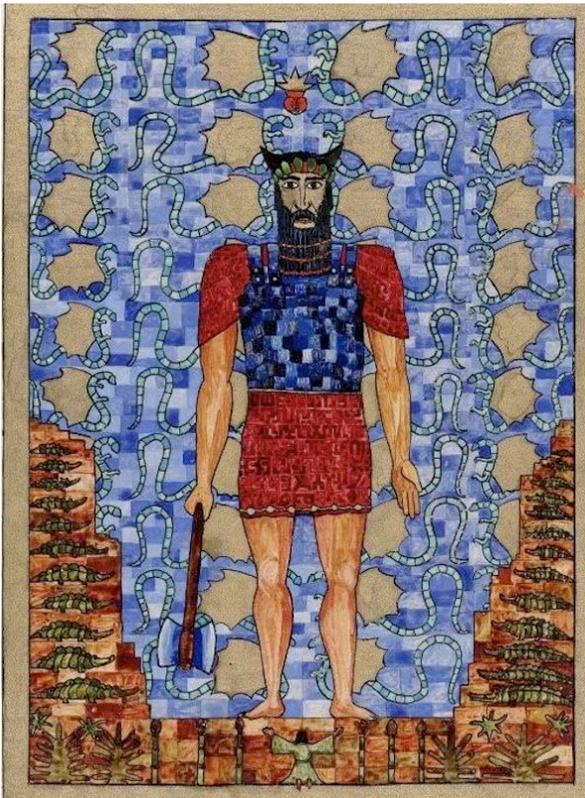


**La confrontation avec l'ombre**  
« Le Livre Rouge », p. 115

Au cours des années trente, fort des découvertes qu'il vient d'effectuer grâce à ces longues et douloureuses années de travail sur soi, Jung s'emballe et retrouve une sorte d'optimisme juvénile qui lui fait idéaliser le courant politique dirigé par Hitler et même voir en celui-ci «l'incarnation et le porte-parole de l'âme nationale<sup>13</sup>» allemande. Devant la tournure des événements, le jugement de Jung bien sûr se modifie; ce qui fait que dans une autre entrevue, accordée celle-là en octobre 1938 au journaliste américain Knickerbocker, Jung ne parlera plus d'Hitler que dans des termes très négatifs tels «pantin de bois recouvert de vêtements», «automate doté d'un masque», «pas un homme mais un collectif», «inquiétant et psychologiquement fascinant»<sup>14</sup>.

Trop tard, le mal est accompli et à sa réputation de traître à l'égard de la cause freudienne, viendra maintenant se greffer - du moins dans le milieu intellectuel européen - l'accusation d'antisémitisme. Dans les faits, et Dieu sait qu'il y en a eu des enquêtes et des articles à propos de cette accusation (!)<sup>15</sup>, il a été prouvé que Jung en théorie comme en pratique fut tout le contraire d'un nazi ou d'un fasciste. La théorie jungienne a comme base éthique le respect des individus et des peuples dans leur intégrité. On trouve également au cœur de cette théorie «le principe d'individuation» qui met en lumière la légitimité de l'aspiration des individus comme des nations à être reconnus dans leur identité singulière. Et puis il n'y a qu'à écouter les nombreux témoignages de juifs collaborateurs et disciples de Jung pour se rendre à la conclusion que l'accusation en question n'est pas fondée. Mais alors, pourquoi a-t-elle

persisté au point de surgir encore aujourd'hui comme troisième dominante associée à Jung dans l'esprit des étudiants interrogés?



### Izdubar

Illustration de la page 36 du  
« Le Livre Rouge »

A cette question, je crois qu'on peut répondre: à cause de ce «conflit majeur avec le monde du père» que Jung, à l'époque, même après son passage régénérateur dans le monde utérin de l'inconscient (*nékyä*), n'avait pas pu résoudre. Le 18 décembre 1913, soit un an exactement après la virulente lettre qu'il adressait à Freud en réaction à sa «trahison» alléguée, Jung rêve qu'en compagnie d'un adolescent à la peau foncée il tue Siegfried, le fameux héros mythique incarnant la volonté de puissance du peuple allemand. À son réveil, il éprouve à la fois un sentiment intolérable de culpabilité pour avoir assassiné «quelque chose de si grand et de si beau» ainsi qu'une compassion débordante, un peu comme s'il avait été lui-même atteint par les balles. Quand on

sait que dans ce mythe allemand, Siegfried est le fils d'un dénommé Siegesmund lui-même fils du terrible dieu Wotan, il devient possible d'établir les liens suivants:

- Jung s'identifie à **Sigmund Freud** (Sieg/Fried) et à son équivalent mythologique Siegfried;
- Celui à qui Jung s'identifie reflète par son nom à la fois l'identité du fils et celle du père: Siegfried est fils de Siegesmund (Sigmund);
- En tuant Siegfried, Jung tue à la fois son père («quelque chose de si grand et de si beau») et lui-même, puisqu'il puise encore dans celui-ci son identité (cf. : le Fils qui procède du Père, dans le dogme chrétien de la Trinité!)
- Afin de comprendre et de transcender ce rapport mortifère, il deviendra nécessaire de remonter aux origines ancestrales (Wotan) de façon à saisir ce qui a pu, *ab origine, in*

*illo tempore*, être à la source première, originelle, archétypale du drame de la pulsion meurtrière.

Dans ce courant de quête des origines, alors même que la tempête commence à gronder dans l'Allemagne hitlérienne, Jung publiera en 1936 un essai intitulé *Wotan*. À la fin de cet essai, on trouve le passage suivant:

«Il est des représentants du Mouvement de la Croyance allemande qui seraient parfaitement en état, intellectuellement et humainement parlant, non seulement de croire, mais aussi de savoir, que le dieu des Allemands, c'est Wotan et non le Dieu Chrétien Universel. Cela n'est pas une honte mais une expérience tragique: *il fut de tout temps épouvantable de tomber dans les mains du ou d'un dieu vivant*<sup>16</sup>.»



### Philéon

«Le Livre Rouge », p. 154

Ce qui est tragique pour Jung, c'est d'être tombé dans les mains du dieu de la colère (Wotan) qui l'incite encore, plus de vingt ans après sa rupture avec Freud, à maudire plutôt qu'à pardonner celui qui l'a rejeté, à se sentir plutôt dans la peau d'Oedipe que dans celle de Jésus. Voilà qui, après le lapsus de décembre 1912, a bien pu aveugler Jung au début des années trente, en l'empêchant de détecter assez tôt sous les traits héroïques de la «bête blonde» le spectre de l'infernal Wotan. Il faudra

attendre les années quarante (après la mort de Freud intervenue en 1939!) et puis les années cinquante pour que par la voix de ses articles sur la *Psychologie de la Trinité* (1942-1948) et de son *Réponse à Job* (1952), Jung manifeste qu'il est effectivement parvenu à transcender ce conflit. Dans le premier de ces articles, il parlera de l'état adulte caractérisé

par la capacité d'une soumission *volontaire* à une autorité paternelle (intériorisée ou projetée dans une forme ou une autre d'autorité extérieure); dans le second, il mettra en scène une figure paternelle divine devenant progressivement sensible et par là consciente et compréhensive vis-à-vis de la souffrance vécue par le Fils.

## Épilogue

Peu de temps après avoir entrepris la rédaction de cet article, ayant à présenter une introduction à la psychologie de Jung, dans le cadre du cours Théories de la personnalité, à l'Université Laval, j'ai proposé aux étudiant-e-s de passer le test de Samuels. Après avoir dépouillé et analysé les 762 associations reçues (254 répondants), j'en suis arrivé au constat suivant: mises à part les nombreuses associations au son qui dénotent une ignorance de Jung (48 ont associé Jung à «chinois» et 14 à «*young*/jeune») on retrouve là aussi en priorité des associations à «Freud» et à «mystique» (sous les vocables de «spiritualité», [quête du] «Gaal», «méditation», «mystère», «secte», etc.). Toutefois, au lieu de pro-nazi, en troisième lieu, on trouve plutôt, ex aequo, soit des notions propres à la psychanalyse jungienne (inconscient collectif, archétype, persona, ombre, anima-animus, Soi, individuation, extraverti-introverti, intuition, synchronicité, mandala, symbole), soit des épithètes pour qualifier sa contribution (complexe, compliqué, sage, bizarre, savant, poétique, scientifique, irrationnel, intelligent, majeur). Cela s'explique sans doute par le fait qu'en contexte nord-américain, nous n'avons pas été aussi éprouvés par les deux guerres mondiales que les européens. Par ailleurs, n'est-il pas cocasse de réaliser que tous ceux pour qui Jung «c'est du chinois» nommaient sans le savoir le lien de parenté psychique que Jung s'est découvert en 1928 ?

*octobre 1995 / février 2012*

---

---

## Notes

<sup>1</sup> Le milieu londonien où s'est effectuée cette «enquête-maison» ne compte pas moins maintenant de quatre Instituts de formation en psychanalyse jungienne. À partir de là, on est en droit de s'attendre à ce que la théorie ainsi que la psychothérapie jungiennes soient relativement bien répandues.

<sup>2</sup> Sigmund Freud, C.G. Jung, *Correspondance II*, Ed. Gallimard, Paris, 1975, pp. 318-320.

<sup>3</sup> L'expression est de Henri F. Ellenberger dans son remarquable ouvrage *À la découverte de l'inconscient*, Ed. Simep, Villeurbanne, 1974, p. 554.

<sup>4</sup> C. G. Jung, *Ma vie*, Ed. Gallimard, Paris, 1966, p. 232.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 195.

<sup>6</sup> C. G. Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Georg et Cie, Genève, 1973, pp. 83-87.

<sup>7</sup> Il est bien sûr question ici d'Alfred Adler, considéré avec Freud et Jung comme l'un des trois fondateurs de la psychologie des profondeurs!

<sup>8</sup> Sigmund Freud, C.G. Jung, *Correspondance II*, opus cit., p. 311.

<sup>9</sup> Quelle douleur ce dut être pour Freud de se faire appeler ainsi, alors que depuis presque le tout début de leur relation, en réponse au «Très honoré Monsieur le Professeur» et puis au «Cher Monsieur le Professeur», Freud s'était adressé à Jung en l'appelant «cher ami», après être vite passé par dessus les «Très honoré Collègue», «cher et honoré collègue» ainsi que «cher ami et collègue»!

<sup>10</sup> Sigmund Freud, C.G. Jung, *Correspondance II*, opus cit., pp. 310-311.

<sup>11</sup> Sigmund Freud, *On the History of the Psycho-Analytic Movement*, The Standard Edition..., Vol. XIV, London, 1978, p. 66.

<sup>12</sup> Aniéla Jaffé, *Was C.G. Jung a Mystic?*, Daimon Verlag, Einsiedeln, 1989, p. 1.

<sup>13</sup> Propos de Jung tenu lors d'une interview réalisée à Radio-Berlin le 26 juin 1933. Propos cité par Henri Duplaix dans son article «*J'accuse*» *la fascination de C. G. Jung de 1933 à 1936*, 'Cahiers jungiens de psychanalyse', num. 82, printemps 1995, Paris, p. 78.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 83.

<sup>15</sup> Concernant les travaux les plus récents sur ce sujet, au numéro 82 des 'Cahiers jungiens de psychanalyse' déjà cité et ayant comme thème général *Jung et l'histoire, les années 30*, il faut ajouter *Lingering Shadows, Jungians, Freudians and Anti-Semitism*, Shambhala Publications, Massachusetts, 1991, soit un ouvrage contenant pas moins d'une vingtaine d'études réalisées à la fois par des analystes freudiens et jungiens, juifs et non-juifs.

<sup>16</sup> C. G. Jung, *Aspects du drame contemporain*, Librairie de l'Université Georg et Cie S.A., Genève, 1971, pp. 89-90.